

« Rien à voir »

Diane Pavlovic

Number 42, 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26945ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pavlovic, D. (1987). Review of [« Rien à voir »]. *Jeu*, (42), 170–170.

«rien à voir»

Texte de Bernard André. Mise en place: Jacques Crête; conception de la trame sonore: Serge Le Maire; scénographie: Stéphane S. Roy (hall) et Jacques Crête (salle); éclairages: Céline Mineau; maquillages: Charles Tremblay; costumes: Claire Garand. Avec Claude Gai (O'Dean), Marie Thérèse Blais (Elle), Pierre Duclos (Lui), Hélène Martineau (Mme Hétu), Henriette Senez (Mme Pauzé), Richard Leclercq (M. Labelle), Valérie Le Maire (la mendiante) et la participation d'Elsa Le Maire, Céline Chabot, Nathalie Lainesse, Stéphanie Le Maire, Serge Lessard, Massimo Agostinelli et Christiane Ranger. Production de l'Eskabel présentée du 14 octobre au 15 novembre 1986.

en effet(s)

Une fête foraine dirigée par un animateur méphistophélique (Claude Gai reprenait plus ou moins consciemment le rôle qu'il avait joué dans *Faust*), un public factice constitué d'aveugles, un couple de jeunes premiers tragiques (elle va perdre la vue, il l'a perdue), trois Québécois épais mêlés aux «vrais» spectateurs: tels sont les éléments de ce théâtre déambulatoire qui portait en principe sur la violence faite aux handicapés visuels (???) et qui, de quelque angle qu'on le considère, s'avère un ratage monumental, la démonstration aveuglante qu'un concept, même clairvoyant et sophistiqué, ne suffira jamais à constituer à lui seul un spectacle. Théoriquement intéressant, ce théâtre dans le théâtre, pour ne pas être d'un ennui mortel, aurait eu besoin d'un texte, d'une mise en scène, d'une interprétation aux vues plus larges que cet esthétisme clos sur lui-même. De gadgets forains qui ne convainquaient personne en essais d'humour pour le moins laborieux (ainsi cette remarque purement ornementale sur un «rideau... vert»), on faisait marcher le public entre divers lieux, en une dispersion plus fatigante que signifiante: les spectateurs se promenaient d'un hall (mal) déguisé en parc d'amusements (on voulait tellement faire

ludique!) à un petit tréteau coloré (on voulait tellement faire forain!), pour finir dissimulés derrière un grillage qui les empêchait d'être vus par les faux aveugles (on voulait tellement être subversif!), tout en se faisant assommer de hautes voltiges sémiologiques sur la magie théâtrale. Devant un Claude Gai qui forçait son personnage racoleur à la fois caricatural et «inquiétant» (on voulait tellement troubler!), devant une mendiante misérable venue faire de l'esclandre au bar avant le début du spectacle (on voulait tellement déranger!), deux personnages avaient un vernis réaliste, dramatique, que de mauvais comédiens jouaient en forçant le pathos, les larmoiements et les tremblements de voix (on voulait tellement être touchant!). «Serrez-moi», «Il me fait peur», dira-t-elle, regardant, terrifiée comme au théâtre, un Claude Gai enrubbé et décidément inoffensif... Et avec ça, des effets: jeux de mots ratés, patinage rhétorique et nostalgie forcée (on voulait tellement choquer, secouer, émouvoir!), sans compter une image finale eskabélienne à souhait où, sur divers paliers, des corps seront étendus sans vie derrière des voiles et des voiles de tulle (on voulait tellement être pris au sérieux!).

Bref, le public ne croyait pas une seconde à ce qu'il voyait et en avait vite assez de ce déploiement complaisant d'une vacuité désespérante. «Rien à voir, rien à dire», plaisantait nerveusement un spectateur à la fin. Un tel titre, et une telle production, prêtaient clairement le flanc à ce genre... d'observation.

diane pavlovic